

tous un jour de fête ; car vous n'oublierez pas les amis, répondirent en chœur ses compagnons en la quittant successivement après lui avoir souhaité "bonne nuit."

A ce moment, où, tranquilles à l'abri des palissades, chaque mère embrassait son enfant, chaque jeune fille donnait le bout de ses doigts à baiser à son amoureux, personne ne remarqua un rôdeur nocturne qui les avait suivis dans l'ombre depuis le village indien.

C'était Rattlesnake, qui, espionnant chaque mot, chaque geste, cherchait à savoir ce que dirait Marguerite et surtout quelles nouvelles on avait du retour de Maurice.

CHAPITRE TROISIÈME

LE GOUVERNEUR CLOPART.

Pendant que Marguerite brodait mélancoliquement et soupirait après le retour de Maurice, Clopart, le commandant du fort, jetait le trouble dans toute la colonie, par ses manières hautaines, brutales et tyranniques. Pour les indiens il était insolent et cruel. Les Natchez, avec leur caractère fier et indomptable, pouvaient bien, pendant quelque temps, prendre patience avec une feinte soumission ; mais l'orage grondait sourdement, et le jour où il devait éclater s'approchait sans cesse. On n'aurait pu, du reste, trouver une peuplade plus bienveillante et plus civilisée. Ils traitaient les Français avec la plus extrême déférence, cachant ainsi leur colère croissante, et paraissent courber la tête sous le joug.

La réception qu'ils firent aux blancs lors des fêtes ne pouvait être plus gracieuse et plus cordiale. Pourtant, huit jours à peine après cette courtoise marque d'hospitalité, Clopart se conduisit envers les Natchez avec une brutalité qui fit trembler pour la colonie tous les esprits sages et prévoyants.

Il manda en sa présence le Grand-Soleil, chef suprême de cette peuplade, et lui annonça que, par ordre de Périer, gouverneur général de la Nouvelle-Orléans, il se disposait à prendre possession du Pommier-Blanc, beau village situé à six milles du fort, où se trouvaient de belles plantations et des édifices considérables, formant la résidence favorite des Natchez.

Son but unique était de refouler cette peuplade loin de son ancien territoire. Il enjoignit donc au chef de vider les lieux et de se retirer, avec sa tribu, dans quelque forêt où il ne pût incommoder les Français. Cet ordre inhumain fut signifié d'un ton qui le rendait plus cruel encore.

— Sans doute, mon frère blanc ne parle pas sérieusement ? il veut mettre à l'épreuve le courage des hommes rouges ? répondit le chef ; mon frère blanc ne sait-il pas que les Natchez ont vécu dans ce village pendant bien des années, plus nombreuses que les cheveux des *scalps* qui entourent ma ceinture.

— Folie barbare ! s'écria le commandant d'un ton de mépris, quelle *fraternité* aperçois-tu entre ma race et la tienne ? Je n'ai ni explication ni apologie à présenter à un être comme toi. Il te suffit de savoir que j'obéis à des ordres supérieurs : obéis aux miens.

L'empire habituel avec lequel les Indiens savent immobiliser leur visage fut impuissant à retenir l'éclair qui s'alluma dans les yeux du chef.

Ses lèvres frémissaient en faisant une réponse pleine de douceur :

— Mon frère oublie que nous n'avons point mérité un semblable traitement ; jamais les Français ne nous ont rien pris par la force ; ce qu'ils possèdent nous leur avons librement donné. Mon désir est de vivre en paix avec ta nation, je te dis : "Il nous reste d'autres terres qui peuvent se partager ; prend-les." Pouvons-nous faire d'avantage ? Mais laisse aux mains des Natchez leur village du Pommier-Blanc : là, sont nos temples ; là, les os de nos pères dorment en attendant notre arrivée chez le Père des Eaux.

Cette touchante réponse n'obtint de Clopart qu'un ricane ment de mépris :

— Romantique sauvage, dit-il, je ne ferai pas assaut de sentiments avec toi. Ecoute bien mes paroles et retiens-les, car

elles s'exécuteront. A la fin de novembre prochain, j'attends un navire de la Nouvelle-Orléans : si, à son arrivée, le village du Pommier-Blanc ne m'est pas remis, je vous ferai prendre, enchaîner, et conduire à notre grand-chef dans son grand village à l'embouchure du fleuve. Tu le vois, j'aurai bientôt fait. Va-t'en.

— Bon ! Je comprends, répliqua l'Indien : je retourne chez moi, et je soumettrai cette affaire aux vieillards et aux sages de mon peuple.

Quelques officiers, présents à cette entrevue, essayèrent de faire à leur supérieur quelques remontrances sur la rigueur inutile et dangereuse dont il venait de faire preuve : mais Clopart entra contre eux dans une telle fureur qu'ils furent obligés de se retirer au plus vite. Le bruit de cette scène se répandit bien vite dans la colonie, et personne ne douta que les Indiens ne cherchassent à se venger ; néanmoins on se tranquillisa en songeant qu'ils ne seraient pas les plus forts.

Le Grand-Soleil, aussitôt de retour, se hâta de convoquer tous les guerriers de son grand conseil : chacun d'eux savait d'avance de quoi il s'agissait ; comme un éclair ou une traînée de poudre, le feu de la colère, avait fait le tour de la peuplade. Lorsque la communication officielle de cette nouvelle leur fut faite par le chef, une explosion d'indignation fit bondir l'assemblée, et aussitôt fit place à un profond silence.

Le chef du Pommier-Blanc venait de se lever pour parler. C'était un des plus nobles guerriers, un des plus sages et des plus fameux après le Grand-Soleil : Son éloquence était renommée.

S'animant à la pensée du péril que courait son village, il se répandit en paroles brûlantes qui enflammèrent ses auditeurs : l'exaltation des jeunes guerriers fut telle qu'ils s'élançèrent de leurs sièges, et, proférant de terribles menaces, choquèrent avec fureur leurs tomahawks. Un regard sévère de l'orateur ramena le calme dans l'assemblée ; il continua son discours avec cette chaude éloquence naturelle aux Indiens. Il fit appel à tous les sentiments, à toutes les passions ; à la vénération pieuse pour les ossements de leurs ancêtres et pour leurs temples où ils reposaient ; à la jalousie contre ces étrangers à "langue d'argent," qui "tournaient la tête à leurs femmes," jusqu'à ce que "le sang des Natchez fût vieié dans sa source ;" à leur orgueil de braves, qui ne devait souffrir aucun maître ; à leur courage qui devait les faire combattre jusqu'à la mort pour repousser un peuple ennemi.

Rattlesnake était au nombre des jeunes guerriers : il se contenta d'être observateur attentif, mais muet et immobile. Un sourire de triomphe illumina ses traits basanés lorsque le tumultueux cri de guerre annonça dans l'assemblée la résolution de résister à la tyrannie des Français. A ce moment, il pensait moins à venger l'honneur de son peuple outragé qu'à profiter de la circonstance pour se rendre maître de la jeune Marguerite. L'idée qu'elle ne l'aimait pas ne se présentait pas même à son esprit : chez les peuplades sauvages, les femmes sont des esclaves, sans droits, sans privilèges, n'ayant rien à elles, pas même la volonté. Rattlesnake trouvait donc tout naturel de s'emparer de la frêle Face-Pâle ; pour lui c'était un oiseau rare à mettre en cage, à soigner, à admirer, à bien nourrir ; mais il était loin de s'arrêter à voir si la pauvre fille serait heureuse ou malheureuse.

Au travers des scènes guerrières que lui présentait la tumultueuse assemblée, il voyait Yeux-Riants en son pouvoir ; il voyait surtout le fiancé européen, ce rival détesté, couché dans la poussière, atteint d'une balle au cœur. Elle avait bien raison, la pauvre Marguerite, de trembler dans sa petite chambre où elle brodait solitaire ; la foudre et l'orage grondaient contre elle dans cette poitrine farouche.

Au début de l'assemblée, il fut résolu par les Natchez de résister furieusement à l'invasion de Clopart, et en même temps de tirer vengeance de toutes ses insultes. Des messagers furent envoyés aux Yazoos, aux Chicawas, aux Choc-taws, et autres peuplades qui, ayant souffert de l'invasion des Français, devaient être tout disposées à entrer dans la ligne que leur proposaient les Natchez.